pr le Dr Louis Laberge.
avec les compliments de l'auteur
Dr E A Poitevin

1856

DISCOURS D'OUVERTURE

DE

L'École de Médecine et de Chirurgie

DE

MONTRÉAL

PRONONCÉ LE 1ER OCTOBRE 1890

PAR

E. A. POITEVIN, M.D. C.M.

Professeur d'anatomie descriptive.

not in H

Poitevin, E.A.
Discours....
750

DISCOURS D'OUVERTURE

DE

L'École de Médecine et de Chirurgie

DE

MONTRÉAL

PRONONCÉ LE 1ER OCTOBRE 1890

PAR

E. A. POITEVIN, M.D. C.M.

Professeur d'anatomie descriptive.

Chargé par mes honorables collègues d'être aujourd'hui leur interprète auprès de vous en cette circonstance solennelle de l'inauguration des cours de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, Faculté de l'Université Victoria, permettez-moi de vous souhaiter à tous la bienvenue, à vous anciens élèves qui avez déjà suivi les cours de cette institution, à vous aussi, messieurs, qui, pour la première fois, franchissez le seuil de cette maison.

C'est en effet pour nous une vive satisfaction de revoir plus nombreuse que jamais l'élite de cette jeunesse active et instruite qui se destine à la noble profession de médecin, de la voir réunie dans cet asile de la science, cette belle et grande Ecole de Médecine canadienne-française, la première à ce titre implantée sur ce continent, et dont nous célébrons aujourd'hui avec une joie mêlée d'orgueil le 48e anniversaire.

Notre école, messieurs, dès ses premiers vagissements, a été en butte à une foule d'obstacles, on eût dit qu'ils germaient sur son passage en raison directe de ses progrès, de ses succès ; cependant, toutes les vicissitudes témoins de son berceau et même de sa virilité, je puis le dire sans hésitation, ses dignes fondateurs ont su les surmonter, grâce à leur courage, leur intrépidité, grâce à des veilles sans nombre passées au travail ; cette école de médecine qu'ils ont ainsi formée, ils nous l'ont léguée, et c'est celle-là même qui vous reçoit maintenant avec tant de bonheur. Comme à toutes les grandes œuvres, le travail a présidé à sa naissance ; c'est que ses fondateurs ont compris que pour mener à bonne fin toute entreprise, il faut de la persévé-

rance, un travail opiniâtre. Serez-vous leurs imitateurs, vous, messieurs, qui vous destinez à la profession ? Donnerez-vous à vos études médicales tout le soin, tout le travail qu'elles exigent ? Je l'espère ; j'en ai même la conviction, car à cette condition seule, l'école fera de vous des médecins dignes de la société.

Avant de faire cependant le premier pas dans cette carrière que vous embrassez, avez-vous bien réfléchi à la responsabilité qui s'y rattache et au travail préparatoire qu'il faut faire pour en bénéficier ?

Telle est la question que je vous pose, celle que je me faisais, assis sur ces mêmes bancs que vous occupez, il n'y a que peu d'années. La réponse, je me hâte de vous la donner : Seul un cours complet d'études classiques, peut asseoir sur des bâses solides vos études médicales. Cet axiome, les maisons d'éducation, les distingués professeurs de nos collèges qui ont eu l'avantage de vous former, l'ont présenté bien avant moi à votre réflexion. Qui d'entre vous ne se rappelle leur pressante incitation au travail, cette loi universelle à laquelle personne ne saurait se soustraire ? Vous avez profité de leurs sages conseils, je vous en félicite ; votre cours d'études classiques est solide, eh bien ! messieurs, vos études en médecine seront solides. Ainsi le grec et le latin, ces deux langues si riches et si fécondes, vous initieront à l'étymologie des termes employés dans le langage médical : la physique vous rendra des services signalés pour interpréter la valeur des signes de diagnostic dans une foule de maladies, et pour ne vous citer qu'une application de cette science à la médecine, remarquez le rôle de l'acoustique dans ces opérations de percussion et d'auscultation que vous pratiquerez tous les jours ; la littérature contribuera à régler votre imagination et à perfectionner votre goût ; la logique, cet art de penser et de raisonner avec justesse, vous sera d'un grand secours, en donnant à votre esprit plus de force, et à votre jugement plus de rectitude ; la philosophie surtout, ce flambeau de la civilisation, cette science des premières causes, des premiers principes, le complément de toutes les autres sciences, c'est elle dont vous avez le plus besoin pour traiter avec avantage les questions sérieuses qui se présenteront quelquefois dans vos études ; voulez-vous avoir, en effet, un jugement solide, des appréciations justes, des raisonnements droits, que vos facultés intellectuelles se développent, que vos principes religieux s'affermissent ? Il faut que votre esprit soit imbu, soit éclairé d'une bonne et saine philosophie. Je puis dire, messieurs, que la philosophie est de première nécessité pour le médecin vraiment digne de ce nom ; ouvrez les livres de l'antiquité, vous y lirez les noms de Pythagore, Démocrite, Aristote, Platon et une foule d'autres, qui furent de célèbres médecins et de grands philosophes. Vous utiliserez donc toutes ces sciences que vous avez apprises et ce au profit de l'art de guérir que vous venez apprendre ici.

L'Ecole de Médecine, messieurs, n'a qu'un désir, celui de faire de vous des médecins savants, distingués, sur lesquels la société et l'humanité souffrante puissent se reposer ; pour arriver à cet heureux résultat elle a besoin de votre généreux et intelligent concours, celui de votre assiduité à suivre l'enseignement qui vous sera donné, celui de votre travail, d'un travail opiniâtre à scruter les secrets admirables que recèle l'étude des différentes branches de la médecine.

Telle et telle science que vous étudierez vous paraîtra de prime abord plus importante qu'une autre ; celle-ci excitera davantage votre imagination, pour celle-là vous aurez plus de goût, plus d'aptitude ; je vous accorde cette préférence, mais à la condition de respecter l'impérieuse nécessité où vous êtes de n'en négliger aucune.

Laissez-moi vous démontrer l'importance de chacune des sciences médicales que vous étudierez. Ainsi l'anatomie, cette science qui vous fait connaître les diverses parties du corps humain, ses différents tissus, ses nombreux organes, leur situation, leurs formes, leur structure et leurs rapports, cette science enfin qui vous fait admirer le chef-d'œuvre de la création, dévoiler tant de merveilles, demande de vous un travail et une étude de chaque jour ; vous ne vous en rendrez maîtres qu'en fréquentant l'amphithéâtre et en habituant de bonne heure votre main à manier le scalpel ; si l'habileté du chirurgien se décèle à ses opérations sur le vivant, c'est aux préparations sur le cadavre, que l'on reconnaît l'anatomiste ; assistez aux autopsies cadavériques, elles vous donneront le goût de la dissection ; c'est là qne tout en contemplant les restes imposants de l'homme, ces magnifiques ruines du palais de l'âme, vous serez frappés d'admiration et considèrerez avec respect cet ancien sanctuaire, cette demeure terrestre d'une intelligence venue du ciel ; à ces autopsies vous constaterez les ravages de la maladie, et verrez à quel organe elle s'est le plus attaquée ; vous y examinerez les trois grandes cavités splanchniques, surtout ce cerveau, " cet organe-roi, comme dit poétiquement un disciple de Descartes, M. le Dr Réveillé-Parise, où réside la conscience de l'être, l'homme intelligence, le moi ; c'est dans cette pulpe blanchâtre, dit-il, combinaison d'un instant, que se trouvent l'empire et l'asile de la raison, l'atelier où s'amasse, s'élabore le savoir humain, et où se forment d'immortelles conceptions ? C'est dans l'espace compris entre l'apophyse Crista-Galli, et la crête occipitale interne, c'est à-dire dans l'espace étroit de quelques pouces que sont les idées de Dieu."

Voilà, messieurs, ce legs précieux que nous a fait le célèbre André Vésale, père de l'anatomie moderne ; voilà cette science, de l'aveu de tous, la base de la médecine, qui fit dire à Galien, tout payen qu'il était, ces paroles remarquables : " Une simple exposition anatomique, devient un hymne à la gloire de l'Eternel ! "

Quant à la chirurgie, cette science si intimement liée à l'anatomie, elle serait d'après son étymologie : l'œuvre de la main, mais elle est aussi l'œuvre de vos facultés intellectuelles ; il y a dans cette science deux parties bien distinctes : l'une appartient à l'art, et l'autre à la science. La partie artistique consiste dans l'habileté de l'opérateur, et vous ne l'acquerrez, comme je viens de le dire, qu'en faisant vos préparations vous-mêmes sur le cadavre, en faisant une dissection soignée ; vous l'acquerrez encore, en cultivant la chirurgie opératoire ; quant à la partie scientifique, c'est autre chose, c'est celle qui a trait à la mise en scène de votre esprit, de votre jugement, de votre raisonnement.

Ce que le véritable chirurgien désire, c'est le bien-être de son malade ; ce bien-être, comment l'aurait-il pour son patient, s'il ne consultait sa raison et son jugement ? Avant d'opérer, pourquoi le chirurgien préfère-t-il dans un cas tel et tel procédé ? Dans un autre pourquoi hésite-t-il à pratiquer l'opération ? La réponse est facile ; c'est qu'il a l'amour de son semblable, c'est qu'il a tout pesé, tout calculé, tout jugé, et qu'il veut éviter, s'il le peut, à une victime palpitante de douleur, la pointe acerbe du bistouri !

Le mérite du chirurgien ne consiste pas à tailler un lambeau avec art ; non, son mérite, la plus grande satisfaction qu'il éprouve, c'est de faire de la chirurgie conservatrice, et de répéter les sublimes paroles du père de la chirurgie moderne, l'illustre Ambroise Paré : " Je le pansai, et Dieu le guérit."

Messieurs, vous qui avez seuls le privilège d'être admis à l'Hôtel-Dieu, le plus vaste, le plus beau et le plus riche des hôpitaux dans toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord, ici, à un jet de pierre de notre école, c'est là, dans cet hôpital où chaque pas vous montre une douleur, où chaque rideau voile une souffrance, que vous verrez les deux savants professeurs chargés de faire votre instruction chirugicale ; ils feront sous vos yeux une multitude d'opérations ; ouverture d'abcès, ablation de cancers, réduction de hernie, de fracture, de luxation, ovariotomie, quantité d'opérations de chirurgie majeure ; recueillez leurs observations et leurs paroles avec attention, pénétrez-vous de leur science, profitez de leur expérience, raisonnez leur traitement, et mettez comme eux à contribution votre jugement. Peut-être aurez-vous, messieurs, la bonne fortune d'assister à une de ces opérations chirurgicales où la délicatesse et l'habileté se disputent la préséance, je veux dire " l'ablation du rein," opération dont mon savant et distingué collègue, M. le Dr Hingston, (qu'il me pardonne cet énoncé), a été proclamé à si juste titre en 1868, le premier auteur, non seulement en Canada, aux Etats-Unis et en Europe, mais dans le monde entier.

Je ne puis, messieurs, passer sous silence, une des branches de la médecine qui a le plus mérité de la patrie reconnaissante et de l'humanité, c'est l'ophthalmologie. A combien de personnes, fatalement vouées

à la cécité, cette science précieuse n'a-t-elle pas rendu le principal des sens ? Que d'infortunés gémiraient dans l'obscurité, sans le secours de la chirurgie oculaire ? Cette science qui, depuis quelques années, fait tant de progrès, vous aurez l'avantage de l'étudier avec profit, sous l'habile direction de deux éminents oculistes attachés au personnel enseignant de notre école. Suivez avec attention, avec assiduité, les leçons théoriques qui vous seront données ici sur cette importante spécialité ; suivez avec ardeur les cliniques chirurgicales d'ophthalmologie, qui se donnent à l'Hôtel-Dieu dans un département spécial qui vous est réservé, grâce à la générosité des Révérendes Sœurs Hospitalières de St. Joseph ; surtout vous, messieurs, qui vous vous destinez à exercer la profession dans nos campagnes, c'est là que loin des conseils de vos maîtres vous aurez le plus besoin des connaissances pratiques qu'il vous aura été donné de recueillir de cette science bienfaitrice.

Une autre branche digne de votre zèle et de votre travail, c'est la physiologie, cette science qu'on appelle avec raison, la science de la vie ; connaître ce qui se passe chez l'homme à l'état de santé, voir en pleine activité les nombreux organes du corps humain, étudier la fonction, qui leur est respectivement dévolue, c'est soustraire à la nature le secret de ses lois, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, contempler avant sa déchéance le chef-d'œuvre de Dieu. Que de beautés, que d'attraits dans l'étude de cette science qui vous est indispensable ! En effet, comment reconnaître l'homme malade, si vous ne le connaissez à l'état sain ? Comment saisirez-vous les ravages de la maladie dans un organe, si vous n'en possédez *ad unguem*, le jeu normal qu'il remplit dans l'économie ? Etudiez donc la physiologie, et dans ses moindres détails admirez les merveilles qu'elle présente à votre intelligence.

Le temps est proche quelques mois encore, et plusieurs d'entre vous seront médecins ; ici la sphère s'agrandit, vous voilà dans un monde nouveau. Etudiants hier et médecins aujourd'hui ! Votre devoir est grave et sérieux, votre patient souffre, il vous faut reconnaître sa maladie, en faire le diagnostic précis !! Quelle satisfaction n'éprouverez-vous pas, dès votre premier succès, d'avoir travaillé consciencieusement la pathologie interne, cette science hérissée de difficultés qui réclame tout votre jugment ? Vous pratiquerez avec profit la palpation, la percussion et l'auscultation chez vos malades, avec quelle joie intime votre souvenir se portera à ces heures précieuses passées autrefois à la clinique médicale ? Je dis précieuses, et je le dis avec intention, car la clinique médicale est la partie la plus pratique, le complément de vos études en médecine !

C'est là, messieurs, que l'on découvrira ce que vous serez plus tard ; car si la clinique chirurgicale fait les bons chirurgiens, c'est à la clinique médicale que se forment les bons médecins. Faites-vous par conséquent un impérieux devoir d'assister assidûment aux cliniques de l'hopital.

Mais ce n'est pas tout de reconnaître une maladie, de savoir qu'elle est caractérisée par tel et tel symptôme ; le malade, sur son lit de souffrance, vous demande avec instance un remède à ses maux ; qu'allez vous faire ? Vous appellerez à votre secours les règnes minéral, végétal et animal, vous emprunterez à la nature ces dons ineffables qu'une Providence bienfaisante a mis à côté de la douleur.

La matière médicale et la thérapeutique, vous apprendront à les bien connaître et à vous en servir à propos.

L'humanité souffrante, qui se confie à votre habileté, est en droit d'exiger de vous la connaissance exacte des propriétés, des doses, des usages de tel ou tel médicament que vous lui réservez ; étudiez alors la matière médicale, sans laquelle il vous est impossible de faire même un seul pas en pratique ; donnez un soin tout particulier à la thérapeutique, qui vous enseigne les meilleurs moyens à prendre pour la guérison des malades.

Ne négligez pas la chimie, qui vous fournira des données précises dans l'exercice de votre profession ; que de lumière et de clarté sur vos recherches et vos études ? de quel secours ne vous sera-t-elle pas pour le diagnostic d'une foule de maladies ? sans elle, comment pourriez-vous établir que votre patient souffre d'albuminurie, de diabète sucré ou insipide ? Sans l'analyse chimique, que sauriez-vous de la nature, de la qualité des calculs biliaires ou ceux de la vessie ? Messieurs, si cette science a ses difficultés, n'oubliez pas qu'elle a aussi ses charmes, et son utilité est indiscutable.

Vous serez souvent aux prises avec ces problèmes difficiles de l'obstétrique ; que de science et de travail il vous faudra pour les résoudre ! Attendez-vous à rencontrer ces cas épineux, où la moindre hésitation peut compromettre la vie de deux êtres chéris confiés à votre habileté ; quelle responsabilité, mais aussi quelle belle mission que la nôtre ! quelle délicatesse d'action cet art n'exige-t-il pas du médecin ? Messieurs, la satisfaction du devoir accompli réjouira votre cœur à la vue du nouveau-né dans son berceau.

Que vous dire maintenant du médecin légiste, ce défenseur de la morale, la sauvegarde des destinées de la société, dont le témoignage savant et intègre fait souvent absoudre l'innocent et châtier le coupable ?

La médecine légale, cette science qui n'est rien autre chose que la médecine et ses branches accessoires, en rapport avec le droit civil, criminel et administratif, exige de votre part la plus grande attention. Si le rôle du médecin légiste appelé comme expert dans les luttes judiciaires est grand, il est aussi sérieux, en raison de la responsabilité qui pèse sur ses épaules. Au tribunal de la justice, placé entre l'accusation et l'accusé, il n'a de guide que sa conscience et sa probité ; la vie, l'honneur, la fortune des familles et des individus reposent en ses mains ;

c'est dans ces graves questions d'insanité, d'attentat à la vie et à la pudeur surtout, que sa conscience et son jugement, guidés par une extrême prudence, doivent briller avec le plus d'éclat.

Que la modestie de mon savant collègue, M. le Dr Durocher, pardonne à ma franchise, mais vous aurez en lui dans cette école, messieurs, non seulement un ami dévoué, mais un guide éclairé dans vos études médico-légales ; profitez de sa science, de son expérience, et recevez avec avidité les sages conseils de celui que vos aînés, avec tant de raison, ont surnommé " le Père des Etudiants."

Comme vous le voyez, messieurs, le champ de la médecine est vaste, et chacune de ses branches a son importance particulière ; il en est de même de l'histologie, la botanique, la dermatologie, les maladies de l'enfance et des autres sciences, sur lesquelles je ne puis m'étendre aujourd'hui ; elles ont toutes que le même but : conserver la santé, empêcher les maladies. Telles sont les diverses sciences qui seront présentées à votre intelligence dans le cours de vos études médicales. Voyez quelle somme de travail vous assumez ! mais ne vous découragez pas il n'y a que le premier pas qui coute, et rappelez-vous l'ancien adage : *Labor improbus omnia vincit.*

Mais ce n'est pas tout d'être médecin, de posséder toutes les sciences médicales, la société qui compte le plus sur vous exige, avant de vous recevoir dans son sein, d'autres qualités que celle d'être savants, elle veut que vous soyez des médecins moraux, des médecins dévoués.

Permettez-moi, messieurs, de vous demander qu'est-ce que le médecin devant la société ? La réponse, le célèbre Debreyne vous la donne : c'est celui, dit-il, qui offre la plus haute et la plus forte garantie de moralité et de dévouement ; or ces deux qualités se résument dans ce seul mot " Médecin chrétien." c'était la pensée du grand Hoffman : *Ante omnia, medicus sit christianus.* En effet, le médecin chrétien catholique, qui pratique sa religion, comprendra toujours suffisamment son état et la haute mission sociale qui lui est confiée, c'est à-dire que n'ayant d'autre mobile de sa conduite que sa foi religieuse et sa conscience, il sera à la fois suffisamment moral et suffisamment dévoué.

Messieurs, un médecin comme la société en désire, doit être nécessairement religieux, puisque la religion est le fondement de la morale ; sa conscience doit le guider dans l'exercice des devoirs sublimes de sa profession, cette conscience qui est la boussole sûre du devoir, cette lumière inextinguible donnée à l'homme pour se conduire sur la route difficile de la vie et du temps ! Il faut donc que le médecin soit imbu d'une morale toute religieuse ; en vouloir une autre, c'est bâtir sur le sable, c'est monter sur un vaisseau sans gouvernail, c'est errer au gré des vents.

Il n'y a à proprement parler que les médecins de cette haute moralité qui soient capables des plus sublimes sacrifices ; ils ne balance-

ront pas, dit encore Debreyne, à prodiguer pour le salut de leurs malades, je ne dirai pas tous leurs soins, leur repos et leur temps, ce n'est là qu'un sacrifice vulgaire, mais leur réputation, mais leur santé et leur vie même s'il est nécessaire, parce qu'ils agissent par un motif surnaturel, c'est à dire par un principe de foi, et par le sentiment de la charité chrétienne.

" Le véritable médecin, dit Hippocrate, est celui qui guérit son malade à l'aide de Dieu, par la foi et avec un esprit de douceur éloigné de toute dureté."

Voilà, messieurs, l'enseignement que nous donne le père de la médecine ; dès maintenant élevez-vous à ce haut degré de perfection morale qui doit être l'apanage de tout médecin vraiment digne de ce nom, et qui veut se rendre digne de la confiance de ses concitoyens. " N'appelez jamais les médecins irréligieux auprès de votre lit, dit M. de Maistre, cherchons avant tout celui qui a juré d'aimer tous les hommes, et fuyons par-dessus tout celui qui par système ne doit l'amour à personne."

J'emprunte, messieurs, ces paroles toutes de vérité aux *Soirées de Saint-Petersbourg*. Fuyez en effet ces êtres pervers pour qui la science est tout, et la morale rien ou à peu près ; fuyez ces êtres ignobles qu'on ne saurait trop flétrir, qui n'ont pour tout savoir et toute mission que de corrompre les mœurs.

Non, messieurs, il faut que vous soyez des étudiants et plus tard des médecins de moralité à toute épreuve ; en cela, vos études de logique, de morale et de philosophie serviront d'égide à vos principes, contre la théorie des Cabanis et des Broussais, écueil où tant d'intelligences brillantes sont venues se briser et feront tomber l'odieux adage des temps passés, et que vous connaissez : *Ubi tres medici, duo athœi.*

Je vous ai dit, messieurs, que la société exigeait de vous que vous fussiez des médecins dévoués.

Le dévouement est une des qualités les plus essentielles du médecin ; on ne conçoit même pas l'exercice de la médecine, sans cet esprit d'abnégation et de dévouement de tous les jours et de tous les instants, qui est l'élément principal de l'art sublime de la médecine. L'homme de l'art doit donner à ses malades son temps, ses soins, son travail et son repos au besoin, en un mot il leur doit l'application de toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales, et c'est alors que son dévouement sera complet. La vie du médecin est donc une vie toute de dévouement et de sacrifice : il ne s'appartient plus, il est tout entier à l'humanité souffrante, son ministère d'apôtre ne souffre aucune distinction de fortune, de science ou de position : il est l'homme public entièrement dévoué à quiconque réclame le secours de son art ; riche, pauvre, savant, ignorant, ami, ennemi, grand, infime, pour lui tous

sont égaux ; à toute heure du jour ou de la nuit, son zèle infatiguable est acquis à l'infortuné dans la douleur.

Cependant, pour tant de fatigues et de travaux, n'allez pas croire que les honoraires du médecin soient bien rémunérateurs ; bien souvent il n'a pour toute récompense qu'une noire ingratitude ; par sa position sociale, sa profession, s'il est vrai de dire qu'après le prêtre, le médecin est le plus en vue, il est également vrai de dire qu'il est le plus en butte aux sarcasmes, à la critique de ceux qui bien souvent lui doivent davantage ; il ne faut pas s'en étonner, messieurs, ce sont toujours les soldats d'avant-garde qui ont le plus de balafres, l'ouragan frappe toujours la cime de nos montagnes, et laisse toujours vierges les vallons d'alentour.

Ainsi, messieurs, si vous embrassez la carrière médicale dans l'unique but de faire fortune, si vous n'avez en vue que la rémunération pécuniaire, alors je vous dis : rebroussez chemin, ne devenez pas médecins ; poursuivez au contraire votre but, si vos aspirations à la profession sont toutes de dévouement.

" Si les fonctions du médecin sont belles, dit Vic. d'Azir, c'est moins dans les palais et parmi les grandeurs que dans les demeures étroites et malsaines du pauvre." Paroles pleines de vérité ! Le riche en effet qui ne manque de rien, qui vit dans l'abondance, trouve toujours à soulager ses maux ; le pauvre, au contraire, déshérité de tout, n'a pour toute fortune qu'un misérable grabat ; seul témoin de ses souffrances, il n'ose faire appeler le secours de votre art ! C'est donc à son chevet que vous devez courir, et sans vous occuper de vos émoluments, lui prodiguer vos soins en redoublant de zèle :

" Le riche par ses dons, croit acquitter sa dette, mais qu'est-ce qu'une poignée d'or, dit Hufeland, cette haute célébrité de la savante Allemagne, auprès des larmes de la reconnaissance brillant dans l'œil du pauvre, qui s'abandonne à vous tout entier, et se fait à jamais votre debiteur précisément parce qu'il ne peut rien vous donner."

" Mes meilleurs malades, sont les pauvres, disait le grand Boerhaave parce que Dieu est chargé de me payer pour eux."

Voilà des paroles sublimes que les siècles rediront toujours et que je laisse messieurs à votre admiration.

Vous traiterez donc vous aussi quelquefois gratuitement, par amour et dévouement, car nous dit le Vieillard de Cos : " Si vous aimez les hommes, vous aimerez votre art."

Mais là ne se borne pas le rôle du médecin ; dépositaire de secrets inviolables. admis au foyer domestique, que d'intérêts sacrés n'a-t-il pas à ménager ? Que de prudence et de réserve dans ses paroles, pour sauvegarder le bonheur des familles ? Le médecin, messieurs, devant la société, n'exerce ni plus ni moins qu'un sacerdoce médical, et pour le remplir avec dignité, il lui faut le concours précieux du ministre des

autels ; associez-vous donc au prêtre, vous qui vous destinez à devenir prêtres du feu sacré de la vie, c'est-à-dire médecin ; assurez vous ses sympathies, à cause des liens étroits qui vous unissent dans votre mission respective ; en effet, sur cette plage d'infortune qu'on appelle la vie, le prêtre et le médecin sont les seuls amis fidèles du pauvre malade, du berceau à la tombe, de la vie à la mort, du temps à l'éternité.

Il vous arrivera, messieurs, qu'après avoir épuisé les ressources de l'art, la maladie se jouera quand même de vos efforts, c'est alors que, pressés par la nécessité d'avertir le moribond que l'heure solennelle du départ a sonné, qu'il touche au terme de son pèlerinage ici bas sur cette vallée d'exil, c'est alors, dis-je, que vous accomplirez le plus grave, le plus impérieux des devoirs de votre profession : vous l'en avertirez avec la plus grande tendresse, le confiant sans retour au cœur compatissant du prêtre, seul dispensateur des trésors du ciel.

Quelle belle et sublime mission ! Que de religion, de science et de dévouement ne faut-il pas à la vie du médecin ! ! trois mots qui résument l'apanage de celui en qui la société fonde ses plus belles espérances.

L'Ecole de Médicine et de Chirurgie de Montréal, qui vous reçoit aujourd'hui avec tant de joie est en demeure, messieurs, de vous inculquer comme toujours toutes les branches des sciences médicales sans exception, et certes c'est une garantie de votre succès et de l'enseignement que nous vous donnerons.

L'idée tout à la fois religieuse et nationale qui a présidé à sa fondation doit être suffisante, je crois, pour vous faire comprendre l'ambition qu'elle a toujours nourrie ; celle de faire de ses élèves des médecin d'élite, des médecins honorables et distingués, qui, en s'attachant l'estime de leurs concitoyens, serviront avec avantage la religion et la patrie.

Soyez donc fiers de la tâche que vous assumez, et devenez les dignes imitateurs de vos devanciers, de ces éminents médecins sortis de cette école, et dont un très grand nombre, par leur travail opiniâtre, leur position sociale, leur science, leur conduite irréprochable, sont parvenus aux plus hautes dignités de la nation. Il y en a dans cette province dans toute la puissance du Canada, aux Etats-Unis, je puis dire presque partout.

Que de brillants talents n'admirez-vous pas dans le Sénat, le Conseil Législatif, aux Communes ? D'autres ont prêté et prêtent encore leur plume savante et rapide au journalisme médical, d'autres, la sauvegarde de droits imprescriptibles, travaillent avec ardeur au bien de leur pays, d'autres enfin exclusivement à leur profession, excitent avec raison l'admiration de tous.

Toutes ces sommités médicales nées à cette école, doivent être pour vous, messieurs, la preuve irrécusable de la valeur de l'enseignement

que vous aurez ici ; je les cite à votre zèle, à votre travail, je vous les donne comme des modèles à suivre.

En ce jour solennel qui nous réunit tous en famille, permettez-moi de payer au nom de mes aînés, en votre nom, celui de collègues, au mien propre, un tribut d'admiration et de larmes, à la mémoire de celui qui a présidé aux destinées glorieuses de cette école, qui a protégé son berceau de sa paternelle sollicitude, car c'était, comme il l'a redit souvent, son œuvre de prédilection, la plus chère à son cœur ; permettez-moi, dis je, de vous rappeler ce grand homme qui dans son zèle d'apôtre et son inépuisable charité, a fondé au profit de la veuve, de l'orphelin et de l'humanité souffrante toute entière, ces belles et grandes institutions qui sillonnent notre ville de Montréal, ce nom que vos mères dès votre tendre enfance, vous ont appris à vénérer ; laissez-moi, messieurs, verser avec vous sur la tombe à demi fermée de ce digne prélat, de ces larmes qui ne tarissent jamais, les larmes de la reconnaissance, sur le nom de cet illustre et saint évêque, l'âme de cette institution, qui dans son rêve et son désir d'amour, a toujours souhaité que son Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal fût le noyau de cette université indépendante dont serait dotée sa ville épiscopale ; son nom, messieurs, vous le connaissez, il tombe de vos lèvres, c'est Sa Grandeur Monseigneur Ignace Bourget.

Je croirais, messieurs, faillir à la tâche qui m'incombe, si je ne rendais hommage à la mémoire de mes anciens maîtres, des illustres fondateurs et professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, que la mort a trop vite enlevés à la science.

Qui d'entre vous n'a connu, ou du moins n'a entendu parler des docteurs Munro, Bibaud, Pelletier, Boyer, Coderre, Beaubien, Trudel, Craig et Beaudry ? Ces âmes généreuses, toutes de sacrifice, qui en fondant et consolidant cette école, pour nos prédécesseurs, vous et les générations à venir, ont voulu consacrer à l'art de guérir notre vieille langue française ;

A leur mémoire impérissable, disons "Honneur, respect et reconnaissance".

Témoignons notre plus vive gratitude, aux Révérendes Sœurs de l'Hôtel-Dieu qui, en toute circonstance, nous ont prouvé leur entier dévouement.

N'oublions pas le généreux appui des Révérendes Sœurs de la Providence, de la Maternité, et des autres communautés ; elles ont également droit à notre reconnaissance.

Reconnaissance, messieurs, au vénérable clergé, et au patriotique peuple canadien, de leur haute protection ; reconnaissance à l'Université McGill, à l'Université Bishop, nos deux sœurs anglaises, qui nous ont si souvent témoigné leurs généreuses sympathies.

Reconnaissance enfin à la profession médicale, qui a toujours veillé aux intérêts les plus chers de notre institution.

Messieurs, j'abuse de votre patience, mais quelques mots encore et je termine.

Si le passé de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal est glorieux et sans tache, espérons que son avenir sera brillant ; il le sera en effet si, à l'exemple de vos devanciers, vous marchez dans les droits sentiers du devoir et de la probité ; si vous réunissez en vous ces qualités indispensables à tout médecin qui veut servir dignement la religion et son pays ; si, comme eux, vous tenez ferme le noble drapeau qu'elle arbore depuis 48 ans, et qui flotte en ce moment au dessus de vos têtes toujours pur et resplendissant, comme au premier jour de son installation, pour le plus grand bien de la société.

Rappelez-vous, messieurs, que cette vieille école de médecine dont vous serez l'honneur et la gloire, (c'est du moins notre vœu et celui de nos distingués visiteurs d'aujourd'hui), rappelez-vous, dis-je, que cette école canadienne est un legs inaliénable qui vous vient de ses fondateurs, un patrimoine que vous avez mission de sauvegarder pour les générations futures.

Messieurs, restez toujours fidèles au drapeau de votre " Alma Mater " ; s'il est criblé, n'importe, c'est qu'il a assisté à plus d'un combat, c'est une raison de plus pour le conserver comme une vieille relique, et vous tenir autour de lui en phalange serrée.

Si Napoléon Ier, ce grand conquérant, disait à ses soldats : " Il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on dise de vous voilà un brave " ! moi, messieurs, à son exemple, je vous dis : Il suffira de dire que vous avez travaillé au maintien de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, pour que l'on dise de vous : Voilà des médecins de dévouement et de courage ; il vous suffira de dire que vous êtes sortis de son sein, pour que la société retrouve en vous des médecins de science et de moralité.

veillé

ore et

al est
e sera
droits
s qua-
a reli-
apeau
us de
our de

e dont
lui de
cette
fonda-
our les

a Ma-
ombat,
elique,

: " Il
ne l'on
e vous
'Ecole
vous :
fira de
uve en